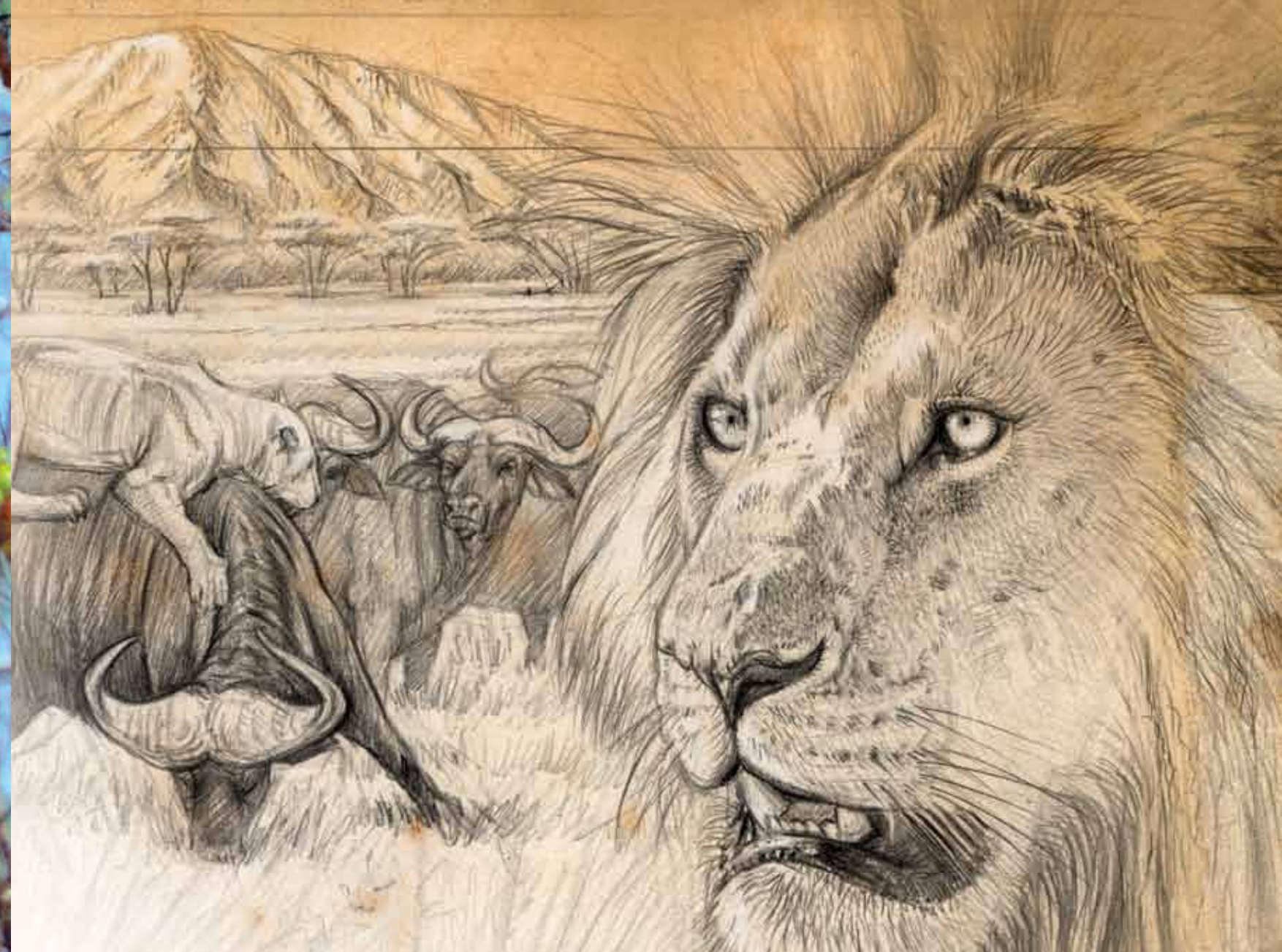


Le Roi s'endort aussi



Dans les herbes ployant sous la rosée, c'est le lion qui se retire, gagnant quelque repaire frais et secret; le souffle profond appelle ses congénères évanouis dans la brousse, puis éclate dans le petit jour la voix d'un monde enfoui, le rugissement, puissant et langoureux, vibrant et souverain, qui dit la bête repue, ou qui dit sa faim.



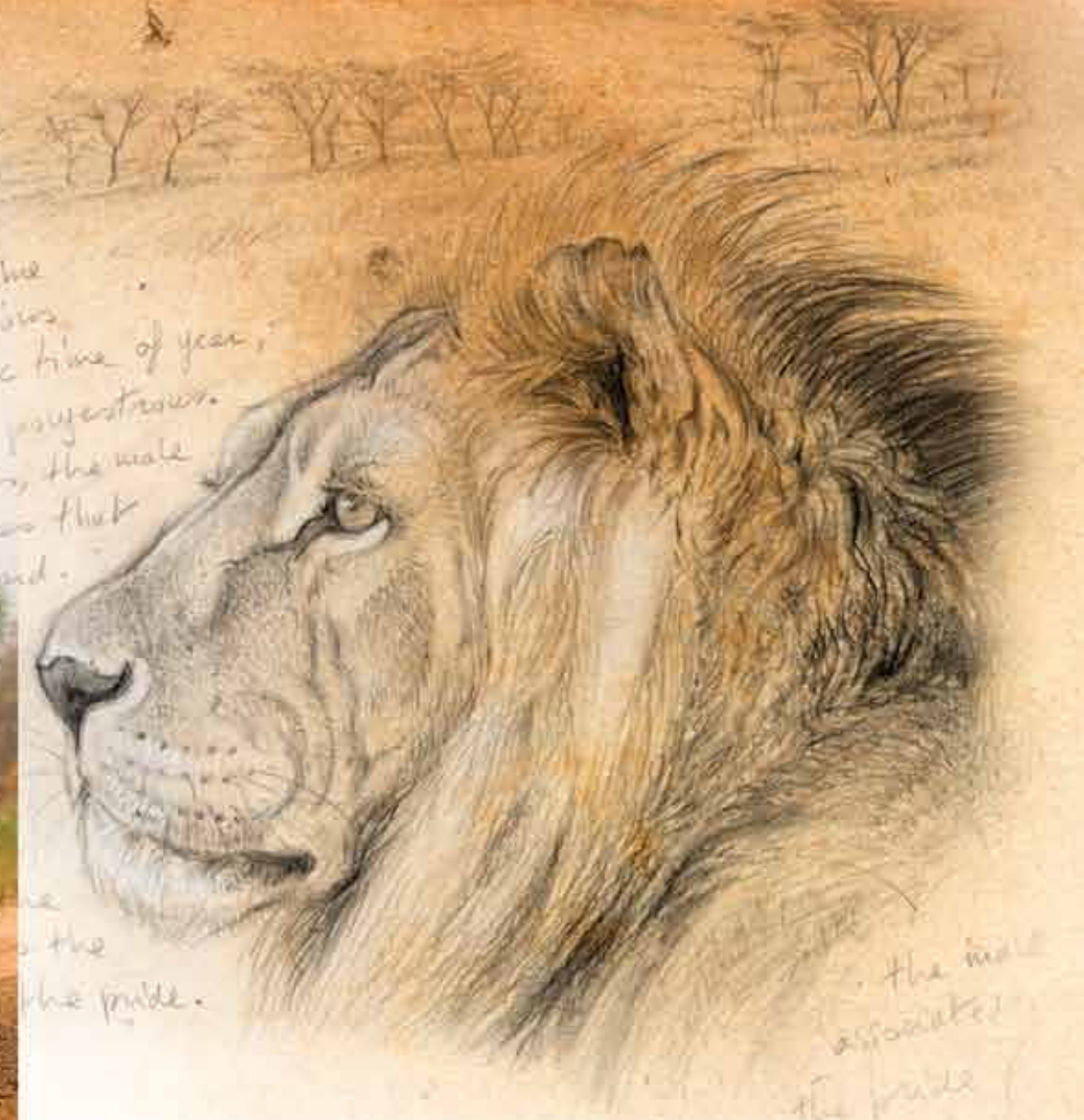
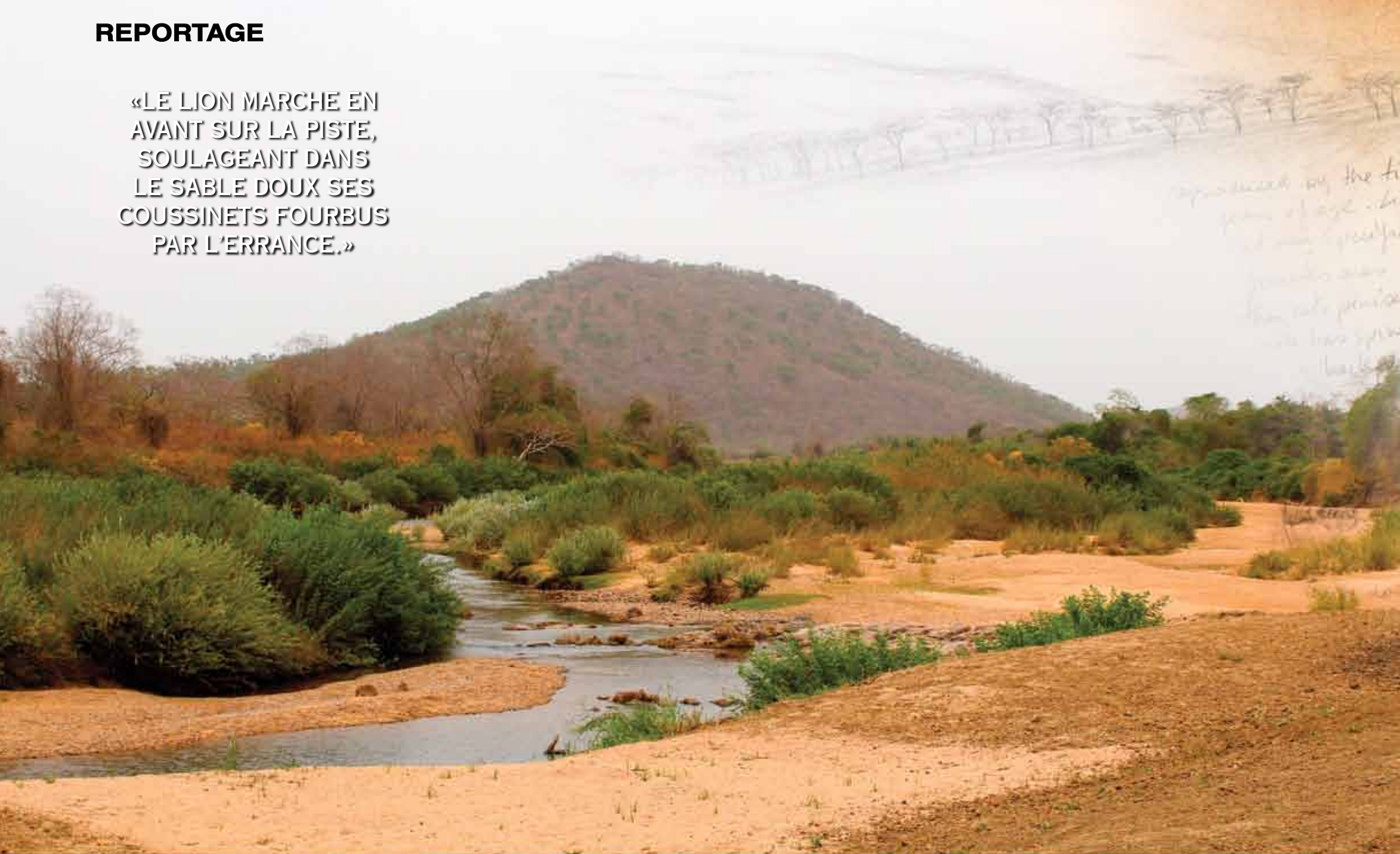
*Auteur : Thibault Engelsen, mise en page et illustrations Marcello Pettineo.
Crédits Photo : SAFARIA / Florent Mathieu, Thibault Engelsen & Thibaut Chansac.*

FARO • RÉGION NORD DU CAMEROUN

SELOUS • SITUÉ AU SUD-EST DE LA TANZANIE,



«LE LION MARCHE EN AVANT SUR LA PISTE, SOULAGEANT DANS LE SABLE DOUX SES COUSSINETS FOURBUS PAR L'ERRANCE.»



évidente sur le sable froid et absorbante comme le début d'une nouvelle histoire. Nous marchons et chacun est silencieux car tous nous ressentons le poids de ce qui se trame. Bientôt le lion s'est écarté, délaissant la voie confortable pour rejoindre la brousse épineuse au sol

torturé. L'instinct animal est logique et opportuniste, s'il a quitté si précipitamment ce chemin rectiligne et complaisant pour les pattes, c'est que la méfiance le lui a commandé. Nous nous accordons à penser que peut-être le lion est tout proche, qu'il a entendu le ronronnement du moteur, et qu'il a jugé plus sûr de se dérober parmi les pailles alentour. Plutôt que de se lancer à la poursuite d'un animal sans doute alerté, laissons passer un peu de temps, pour panser son inquiétude, puis ce lion nous allons l'appeler, pour tenter de le faire venir à nous.

C'EST LA PLUS BELLE DES CHASSES, LA PLUS BELLE DES ÉMOTIONS.

Jamais homme ne sera plus proche du sauvage que celui qui parle avec le lion. Jamais homme ne sera plus proche de ses origines que celui qui tente de confondre le plus grands des prédateurs avec pour seul artifice son propre souffle.

On dit que les aubes sont pleines de promesses. Ici elles sont si courtes, l'instant avant que la lumière blanchisse est si fugace ; c'est qu'il est des trésors que l'Afrique veut se garder, et la nuit est une bonne gardienne. L'aube appartient aux grands fauves qui l'arpentent en silence en des chemins inconnus qui les mènent vers l'odeur des bêtes innocentes, dont l'une peut être versera son sang pour que la vie continue et que, nuit après nuit, le lion soit lion. Avec l'aurore naissante prennent fin les jeux de l'ombre, la lumière rose sonne le glas de la nuit prédatrice et l'avènement du soleil qui brûle. Dans les herbes ployant sous la rosée, c'est le lion qui se retire, gagnant quelque repaire frais et secret; le

souffle profond appelle ses congénères évanouis dans la brousse, puis éclate dans le petit jour la voix d'un monde enfoui, le rugissement, puissant et langoureux, vibrant et souverain, qui dit la bête repue, ou qui dit sa faim.

LA TRACE AGIT COMME UN AIMANT...

Le monde moderne a enchaîné le jour et encensé la nuit ; l'aube est le privilège des hommes de la nature. C'est à cette heure que l'issue de notre inavouable quête doit basculer. Nous roulons sur la piste de sable, bercés par les cahots et la fraîcheur du vent humide, attentifs au moindre indice qui trahirait la maraude du félin ; des oiseaux chantent mais il fait encore

sombre. Puis dans les phares, au détour d'un virage, le sable révèle la large empreinte, profonde et bien marquée, les trois lobes en dents de scie et les quatre doigts en étoiles, toute fraîche, qui se superpose aux petites traces des habitants de la nuit, genettes, porcs-épics et civettes, et le lion marche en avant sur la piste, soulageant dans le sable doux ses coussinets fourbus par l'errance.

Durant neuf journées, nous avons écumé cette savane camerounaise à la recherche d'une telle promesse mais la brousse est avare de ses plus belles richesses et rien ne nous sera donné sans mérite. La trace agit comme un aimant et à la faveur des premières lueurs déjà nous la suivons,



«S'IL VIENT, LE LION NE DOIT PAS NOUS APERCEVOIR...»



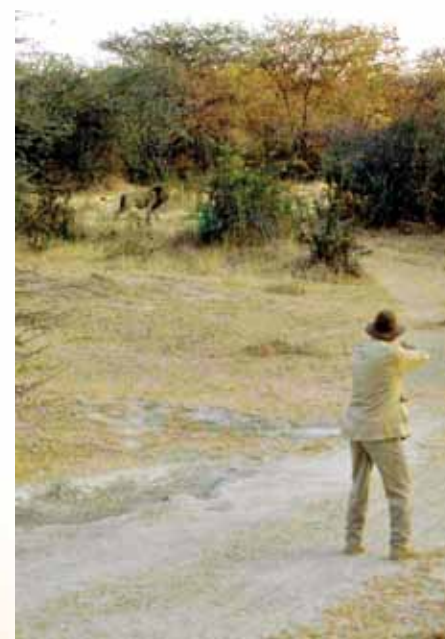
Nous trouvons l'endroit qui convient, quelques taillis entrelacés au milieu d'un terrain à la végétation plus clairsemée. S'il vient, le lion ne doit pas nous apercevoir, car alors il fuira, mais nous, il faudra que nous le devinions; toujours voir avant d'être vus. Derrière le rideau de feuillage, nous sommes accroupis. La lumière est douce et l'air est encore chargé des senteurs de la nuit. Le pisteur se saisit de ce cône de métal qui

portera loin son souffle trompeur. Il lance un premier appel, trois rugissements espacés, sourds et vibrants, chargés de défi, ponctués d'une série de soufflements saccadés, à l'intensité décroissante, comme une note finale qui doucement viendrait mourir avant le silence.

IMMÉDIATEMENT LE LION RÉPOND.

La plainte du fauve, étirée et gutturale, nous fige. Il n'est pas loin, trois cent mètres au plus. Nous avons vu juste. Il y a maintenant en nous la certitude d'avoir déclenché quelque chose ; et notre incursion dans les secrets de la brousse est exaltante. Immobiles, silencieux, nous scrutons sans relâche, car d'un moment à l'autre il peut apparaître, venant à nous piqué d'une curiosité instinctive ou simplement parce qu'il faut en découdre avec cet hypothétique rival bien trop présomptueux. Le temps est suspendu, les minutes s'égrènent et le lion

ne se montre guère. Nous renouvelons nos appels, plus doux, plus légers, et tel un écho le fauve nous répond. Mais il semble s'éloigner, marcher au loin et dédaigner notre subterfuge. Souvent un lion qui répond c'est un lion qui ne vient pas. Il se contente d'affirmer sa présence, de défier



PUB

par la voix celui qu'il croit être son semblable. Alors il faut forcer le destin, quitter notre cache, puis aller à sa rencontre pour couper sa retraite. Guidés par des rugissements feutrés, nous nous lançons à la poursuite du fauve en mouvement. Mais il est bien en avant, progressant toujours, puis il se tait définitivement. Dans l'enchevêtrement de pailles sèches même la trace demeure introuvable. Le grand fauve que nous croyions si près s'est évanoui dans la touffeur et nous nous apprêtons à renoncer. Nous engageons la retraite, taciturnes et déçus. Chacun scrute le sol et garde en soi l'espoir d'y découvrir la trace quand, loin, de l'autre côté de la piste, le rugissement d'un autre lion, puissant et grave, retentit et nous sort de notre mutisme.

LE CHANT DE L'AFRIQUE.

De concert, et puisque ce lion nous octroie une possibilité inespérée, nous nous décidons à l'approcher, guidés une nouvelle fois par les sourdes vocalises qui viennent d'un autre temps. Lui aussi se



La tête se tourne et les yeux fixes, insondables et jaunes nous transpercent.

déplace mais nous parvenons à localiser sa ligne de marche en conservant le contact sonore. Nous progressons rapidement et bientôt nous

avons comblé l'écart qui nous sépare de lui. Nous sommes au pied d'un petit escarpement et de l'autre côté le lion rugit à pleine puissance, d'un souffle débridé, envahissant, asservissant tous les autres bruits du monde, et plus rien n'existe que les vibrations de cette gorge qui proclame le chant des bêtes et celui de l'Afrique absolue.



Nous gravissons la pente et au sommet ouvrons les yeux sur la brousse qui s'étend à nos pieds. Mais point de lion, alors nous descendons. Un nouveau rugissement, il est devant, tout près, il marche masqué par les pailles. Nous avançons, gardant le contact, soucieux de la moindre feuille qui bruisse sous nos pas. Ces herbes devant sont trop serrées, trop bruyants sont leurs craquements.

TEL LE SPHINX.

Alors nous manœuvrons, contourons par la gauche. Nous voici revenus à la piste que nous emboîtons d'un pas vif, le sable moelleux se faisant complice de notre approche silencieuse. Puis vient l'instant espéré, redouté, et les secondes qui s'ensuivent sont d'une douce limpidité. Au détour d'un léger virage, le pisteur s'arrête, puis sans un mot se dérobe d'un mouvement furtif, nous laissant la place, car il a vu le lion. La bête est couchée sur la piste, face à nous, les énormes pattes, posées dans la position du sphinx, couvrent en partie son poitrail recouvert de la belle crinière et la tête est légèrement penchée à droite, la gueule haletante, le regard porté vers la brousse ; il ne nous a



Là où les buffles sont nombreux ils sont la proie privilégiée des lions

pas vus, pas encore. Aucun discours n'est nécessaire, simplement poser la canne de bois qui stabilise l'arme et s'éclipser pour laisser le chasseur face à son désir en chuchotant que le lion est un beau lion. Imaginer pouvoir lui dissimuler le plus léger des mouvements est illusoire. D'un coup sec la tête se tourne et les yeux fixes, insondables et jaunes nous transpercent.

Mais face à notre immobilité il hésite un temps et je revois la formidable tension des muscles lorsque se soulèvent les pattes avant, découvrant le large poitrail au fond duquel la mort vient s'enfoncer.



Beau lion du Cameroun aux impressionnantes proportions



«À LA FAVEUR D'UN SURPLOMB,
NOUS JUMELONS LA BROUSSE
ALENTOUR ET LA RIVIÈRE.»

De l'ouest vers l'est, par delà l'équateur, la Tanzanie, un autre pays, une autre Afrique, mais toujours la même brousse, un monde de drames et d'innocence, brut et sauvage, sans fards et sans autre dessein que celui de rester ainsi, immuable, résilient, énigmatique. Au milieu, ici aussi, coule

une rivière ; on l'appelle Luwegu. Elle serpente aux confins du Selous, donne son eau à la Rufidji, qui donne son eau au vaste océan indien. Sur ses rives, les grands troupeaux de buffles s'y sont rassemblés car dans les montagnes les sources sont sèches, dans les vallées les ruisseaux coulent, inaccessibles, sous la terre aride. Éternelle attraction du précieux liquide qui maintenant ne subsiste que là. Pléthore de proies, banquet des fauves. Éternelle attraction de la chair rouge qui en mourant conserve la vie.

La nuit fut une longue veillée pauvre en sommeil. Le léopard pour lequel nous nous étions pris à attendre n'est pas revenu sur la viande que nous avions accrochée et qu'il avait goûté. Ni le soir ni au petit matin. Deux lionnes avaient trouvé elles aussi l'appât ; prudente, la belle panthère avait sans doute renoncé à ses agapes. Nous errons le long de l'eau qui scintille au soleil déjà haut. À la faveur d'un surplomb, nous jumelons la brousse alentour et la rivière. C'est comme ça que

nous les voyons. Deux lions sont couchés sur le sable chaud, deux beaux mâles qui se prélassent avec leur crinière rousse et épaisse qui couvre le corps beige jusqu'aux épaules. Vision enivrante. L'un déjà semble avoir décelé quelque chose. La tête haute, il fixe dans notre direction. Nous rentrons parmi les herbes, nous éloignons un peu pour tenter de ressortir plus près d'eux. Visiblement soucieux, les lions se lèvent lentement, l'un remonte sur la berge puis disparaît, l'autre, le plus grand, fait quelques pas puis se laisse retomber lourdement dans le sable moelleux, gardant un œil sur le léger mouvement des graminées dont il ne peut s'expliquer la cause.

À LA RECHERCHE DU FAUVE.

Au tir le fauve se cambre et se soulève dans les airs. Il retombe lourdement sur le sable puis, dodelinant légèrement, d'un pas mal assuré, manifestement gêné par sa patte avant gauche, il se hisse sur la berge et disparaît happé par la végétation. La chasse africaine est un sacerdoce.

Ce métier nous l'avons choisi pour sa pureté, sa vérité, sa beauté loin du monde. C'est un engagement qui vaut s'il est sans failles et il faut apprendre à assumer les conséquences de ses actes, aussi périlleuses soient elles, sans mentir, sans fléchir devant l'angoisse de l'inconnu car c'est cela qui lui donne du sens. Partir à la recherche de ce lion blessé n'enchantait personne mais en embrassant cette voie nous avions tacitement accepté l'idée que nous ne pourrions nous y soustraire.

Comme toujours, il faut commencer par ne rien faire et par attendre. Longtemps. Le sens du vent, l'attitude de la bête avant le tir, inquiète mais pas alertée, tout porte à penser que jamais le lion n'a compris ce qui s'est passé, jamais il nous a identifié ; il ne peut pas établir de lien évident entre les hommes et la douleur. Il ne faut surtout pas nous dévoiler et le pousser dans ses retranchements. Il faut lui donner le temps de se coucher, d'oublier et de se laisser absorber par sa blessure.

Alors quand il est temps de partir à sa recherche, nous sommes trois, et c'est sans doute deux de trop, mais ce genre de défi ne se relève qu'au travers de l'union, chacun a un rôle à tenir et l'esprit d'équipe décuple et le courage et l'abnégation ; Talek le masai surdoué et Florent le guide d'expérience m'accompagnent.

NOUS SAVONS QUE LE LION EST LÀ, QU'IL MARCHE JUSTE DEVANT.

Le lion est remonté sur la berge par une tranchée creusée par les allers et venues des hippopotames. Sur le sol, du sang bien rouge, dense, abondant et qui confirme une atteinte musculaire. La piste est aisée à suivre car le lion emprunte une trajectoire rectiligne, remontant l'accotement qui descend en pente douce vers la rivière. Le sol est meuble, la trace s'y inscrit avec netteté, le sang coule par intervalles réguliers et la patte gauche semble inarticulée, laissant dans la poussière une vague trainée rendant émouvante cette fuite pour la survie.

Ce qui se passe durant les heures qui suivent est une immersion. Une immersion dans ce que la brousse a de plus profond, de plus tumultueux. Une communion aussi entre des compagnons qui s'accordent les uns aux autres en silence pour réaliser les gestes justes, tel un équipage sur un navire en détresse. Cette longue et lente remontée vers la fatalité, vers le lion, est une sorte de rite initiatique dont on sort grandi, découvrant en soi-même sous l'effet d'une tension uniforme l'art d'exacerber ses sens et ses perceptions.

Je revois Talek qui nous mène, avançant à pas feutrés sur la trace du fauve, désignant en silence et d'un geste désinvolte ce qu'il découvre au fil de sa progression, la belle trace, les gouttes de sang séchées, la terre grattée où le lion s'est couché puis relevé incommodé par la douleur. Nous sommes derrière, scrutant tout ce que la végétation peut masquer, prêts à mettre fin à cette quête ultime, car maintenant nous savons que le lion est là, qu'il marche juste devant, qu'il ne nous a pas entendus et qu'il cherche



«DERRIÈRE CETTE TERMITIÈRE DE NOUVEAU IL S'EST COUCHÉ, PUIS RELEVÉ.»

à se coucher de nouveau. Nous parvenons devant un large taillis épais rendant la visibilité aléatoire. Talek stoppe et nous percevons un léger grognement, lancinant, qui semble accompagner le rythme d'une respiration. Sans doute le lion y est couché, mais nous ne pouvons le voir. Alors d'une lenteur sans pareille, serrés les uns aux autres, nous entamons un large demi-cercle autour du taillis afin de nous octroyer d'autres points de vue.

L'ANGOISSE DE NE PAS LE TROUVER.

Mais la végétation est bien trop serrée et même à l'aide des jumelles nous ne pouvons apercevoir cette tâche fauve que nous cherchons désespérément. Parvenus de l'autre côté, nous croisons la trace du lion qui déjà est sorti du taillis. Nous lui emboîtons le pas avec précaution car nous le savons tout proche.

pente douce il s'est engagé à la recherche d'une autre reposée. Toujours cette trace qui nous mène vers la plus grave des rencontres. Toujours le sang qui s'écoule et avec lui la force qui s'amenuise. Nous suivons, le temps passe, le monde autour n'existe plus ; nos corps sont dédiés tout entier à cette poursuite, nos esprits

imprégnés par le grand fauve. Il faut nous voir appréhender les termitières, tentant dans un exercice de contorsionniste de deviner ce qui se cache derrière, le canon de la carabine pointant en avant. En bas, une plaine de pailles sèches et nous perdons la trace. Pendant que Talek cherche l'indice que nous ne pouvons pas



Derrière cette termitière de nouveau il s'est couché, puis relevé. Sur ce terrain en



voir, tombe l'ivresse de la tension et vient le découragement, l'angoisse de ne pas trouver cette bête à qui, par la force des choses, nous sommes dorénavant attaché par un inexplicable lien venu d'âges trop lointains. D'un regard, sans besoin de parler, le Masai nous indique qu'il a trouvé ce qu'il cherchait. Nous nous engageons sur un petit sentier qui serpente entre les pailles craquantes et serrées, là où le champ de vision est réduit à quelques mètres. C'est une avancée au cœur de l'opacité,

dans le cœur le plus sombre de la brousse. Tout est calme et écrasé par le soleil, nous savons que le lion est là, invisible, qu'il peut surgir et nous renverser à tout instant. Un grand arbre projette son ombre tamisée sur un carré de pailles ; nous savons que dans la fournaise de cette fin de matinée cette once de fraîcheur est tentante pour une bête blessée et nous nous en approchons. Talek voit le lion le premier, il le désigne puis s'écarte d'un mouvement d'une maîtrise absolue, sans bruit, sans

vibration aucune, car le lion est couché à quelques mètres sur la gauche. Masse brute et calme aux proportions parfaites, la tête orientée dans l'autre sens, il ne nous a pas vus, pas entendus, il respire là à l'ombre du bel arbre, dans l'inconscience des inexplicables logiques qui ont précipité son destin. Nos balles viennent le cueillir, les nécessaires respirations se dérobent et lui offrent enfin ce contre quoi il s'était pris à lutter, car le roi s'endort aussi.

